

Les bidonvilles à Massy : entretenir la mémoire d'un habitat informel

Dossier réalisé par Bilal Aktas, Yasmin Atta, Claire Berthet, Yan Cottineau, Elia Trigon.

Séminaire d'histoire des sociétés urbaines

Introduction

La ville de Massy, à une quinzaine de kilomètres au sud de Paris, a vu, dans les années 1960-1970, quatre espaces investis par des bidonvilles. Pour essayer d'en retrouver les traces, nous avons commencé par effectuer quelques recherches en ligne. Nous avons ainsi accédé à certaines informations, en particulier sur le bidonville portugais, ainsi que sur la figure de Laurette Da Fonseca, une habitante portugaise de Massy engagée auprès des habitants du bidonville. Nous avons également découvert un projet lycéen sur les bidonvilles de la commune, fondé sur des recherches aux archives municipales. Celui-ci a été mis en ligne par une association locale, Massy Storic, dont le site internet comporte également des extraits d'entretiens réalisés auprès d'anciens habitants des bidonvilles. L'existence d'une telle entreprise d'entretien de la mémoire nous a interpellés : il convenait d'intégrer, dans notre démarche, des questionnements autour de l'existence et de l'ambition d'une telle association.

Nous sommes ainsi d'abord entrés en contact avec la présidente de l'association et avec l'archiviste municipal. Nous avons également visité les sites des quatre anciens bidonvilles. La visite de ceux des Goachères, de l'avenue Carnot et du Trou de Toulon ne nous a pas permis de retrouver des traces matérielles de leur existence passée, contrairement à celle du bidonville des Portugais route de Chilly, qui semble concentrer l'essentiel du souvenir massicois des bidonvilles. Un entretien avec la présidente de Massy Storic, Francine Noël, une enseignante d'histoire qui officia vingt ans au lycée Fustel de Coulanges de Massy et qui fut par ailleurs conseillère municipale, a eu lieu après ces visites. Il nous a permis de compléter nos connaissances des bidonvilles de Massy, mais aussi d'interroger la mémoire de ces types d'habitats parmi les Massicois, d'en discuter les différentes étapes depuis la résorption jusqu'à nos jours, et d'évaluer l'action de l'association Massy Storic et sa portée. Dans les jours suivant cette rencontre, Madame Noël nous a communiqué de nombreuses photographies des bidonvilles. Enfin, nous avons rencontré l'archiviste municipal, ce qui nous a permis d'avoir accès aux documents d'époque, parfois déjà bien étudiés.

Il s'agira ainsi de présenter les caractéristiques des quatre bidonvilles de Massy, et la médiatisation particulière du bidonville des Portugais à travers la figure de Laurette Da Fonseca, avant de revenir sur l'entretien de la mémoire de ces bidonvilles depuis leur disparition à nos jours, en nous arrêtant sur l'action de l'association Massy Storic.

I. Les expériences de ville informelle dans l'espace massicois

Les bidonvilles qui se sont formés à Massy sont au nombre de quatre : deux sont situés entre la gare et le centre historique de la ville, un troisième à l'est de celui-ci, et le dernier, le bidonville des Portugais, se trouve plus en périphérie, route de Chilly, sur la zone d'activité de la Bonde, à proximité des grands ensembles. Ces bidonvilles diffèrent tant dans les caractéristiques de leurs populations que dans leur organisation. C'est l'histoire de ces bidonvilles que nous allons examiner ici.

1. La formation des bidonvilles massicois

La formation de quatre bidonvilles à Massy n'est pas due au hasard. Elle est liée à l'existence d'un bassin d'emploi dans cette partie de la banlieue sud-parisienne, ainsi qu'à la présence d'une gare permettant de rejoindre Paris. Le bidonville des Goachères provient de l'installation de travailleurs Nord-Africains, à partir de 1959, venus participer à la construction du grand ensemble de Massy. Celui du Trou de Toulon s'est également établi à la fin de la décennie 1950. Il comprenait à cette époque en majorité les ouvriers de l'entreprise Ganier-Pérétin qui construisait le grand ensemble, avant que s'y installent des familles françaises marginales, des Maghrébins célibataires et des familles portugaises. Le bidonville situé avenue Carnot est né de la construction des toutes premières usines de la zone industrielle, et s'est implanté dans le talus de la voie ferrée au début des années 1960. La proximité de la gare, pour des gens ne disposant pas de véhicules, était primordiale dans la mesure où beaucoup d'entre eux ne travaillaient pas directement sur place. La situation est différente pour le bidonville des Portugais puisque ceux-ci étaient équipés de véhicules, notamment de camionnettes, leur permettant de se déplacer et expliquant l'éloignement du bidonville situé route de Chilly par rapport au centre-ville.

En outre, les bidonvilles se sont installés dans des zones qui, dans les années 1960, n'étaient pas encore urbanisées et ne se prêtaient pas à une occupation autre qu'informelle. En effet, deux des quatre bidonvilles, celui des Goachères et celui situé avenue Carnot, se sont installés le long de la voie ferrée et sur des terrains très marécageux. Les deux autres, celui du Trou de Toulon et des Portugais, se sont installés plus en périphérie de la ville, sur des buttes qui, elles aussi, ne se prêtaient pas encore à une urbanisation dans la mesure où de nombreux terrains étaient encore disponibles. A ce propos, Francine Noël nous a expliqué que, dans les années 1950, la ville comportait beaucoup de zones désertes en raison des nombreux obus tombés dans le secteur de Massy durant la Seconde Guerre mondiale. Ainsi, les bidonvilles étaient séparés du reste de la ville par les friches résultant de ces bombardements, ou directement implantés sur celles-ci.

2. La vie dans les bidonvilles

Quelques caractéristiques socio-démographiques

Les bidonvilles massicois ont principalement accueilli une population nord-africaine, plus précisément algérienne et tunisienne. Les bidonvilles des Goachères et de l'avenue Carnot étaient d'ailleurs qualifiés de bidonvilles maghrébins ou algériens. Le bidonville portugais était quant à lui, comme son nom d'usage l'indique, composé presque exclusivement de Portugais. Mais alors que les bidonvilles dits algériens regroupaient principalement des célibataires, les Portugais qui s'étaient installés route de Chilly vivaient beaucoup plus fréquemment en famille. Le bidonville du Trou de Toulon est, en ce sens, le moins homogène : au 1^{er} mars 1970, un recensement compte 101 personnes dont 41 Portugais, 21 Français et 39 Maghrébins. Par ailleurs, certains habitants de ce bidonvilles étaient célibataires, quand d'autres étaient venus s'installer en famille.

La population des bidonvilles était elle aussi assez inégale : au milieu des années 1960 (entre 1963 et 1966, selon les données disponibles), le bidonville des Goachères comptait 650 habitants, celui situé avenue Carnot 476 habitants, le bidonville du Trou de Toulon comptait 157 habitants, et celui des Portugais 589. De la même manière, en 1970, les bidonvilles comptaient respectivement 1150, 206, 101 et 550 habitants. L'évolution de la population des bidonvilles était parfois directement liée au contexte politique : ainsi, au bidonville des Goachères, qui accueillait principalement des Algériens, la population a sextuplé entre juillet 1962 et juillet 1964, du fait de la libre circulation entre l'Algérie et la France autorisée par les accords d'Evian. L'emprise au sol des bidonvilles était elle aussi variable : si ceux du Trou de Toulon et de l'avenue Carnot occupaient respectivement 900 et 1350m², ceux des Portugais et des Goachères étaient bien plus étendus, avec une superficie respective de 9200 et 12500m². La population globale résidant dans un bidonville sur le territoire de la commune de Massy a ainsi culminé à près de 3000 habitants au milieu de la décennie 1960.

Cette population était majoritairement analphabète : en 1972, sur les 197 habitants que comptait encore le bidonville du Trou de Toulon, 170 étaient analphabètes. Mais sur ces mêmes 197 habitants, tous travaillaient : 185 comme manœuvres et 12 comme ouvriers qualifiés. C'est une caractéristique que l'on retrouve dans les autres bidonvilles massicois : la population masculine est, en grande majorité, active. Au bidonville des Goachères, en avril 1971, 342 personnes travaillent, dont 239 dans un rayon de huit kilomètres autour de Massy ou à Massy même, et 97 à Paris ou en banlieue proche de Massy.

Les conditions de vie

Les conditions de vie dans les quatre bidonvilles massicois étaient assez similaires, bien que l'on puisse considérer le bidonville des Portugais comme étant légèrement à part. Les constructions

étaient majoritairement faites de matériaux de récupérations, ou bien consistaient en d'anciennes roulottes et caravanes hors d'état de fonctionnement. Dans les bidonvilles maghrébines, où habitaient surtout des célibataires, plusieurs travailleurs partageaient une même baraque, s'entassant à parfois plus d'une dizaine dans une construction. La boue et de mauvaises conditions d'hygiène faisaient évidemment partie du quotidien des habitants, et ces bidonvilles étaient bien plus insalubres que celui des Portugais.

Tous les bidonvilles comportaient un point d'eau, sauf celui du Trou de Toulon qui en comptait trois. Celui situé avenue Carnot comportait même des toilettes ; surtout, il était situé en face des bains-douches municipaux, ce qui apportait un confort certain aux habitants de ce bidonville, ainsi que, dans une moindre mesure, ceux du bidonville des Goachères. En outre, la plupart des bidonvilles ont fini par être reliés à l'électricité : dans un premier temps, des habitants engagés ont cherché à installer un compteur électrique, mais devant l'échec de leur initiative, la mairie a dû prendre les choses en main, comme en témoigne cet entretien avec un des habitants ayant cherché à mettre en place des installations électriques :

En 1964 [...] on a eu l'idée d'installer l'électricité pour éclairer les allées et que chacun dispose d'une ampoule dans son réduit. Avec un seul compteur pour l'ensemble.

Très vite, cette installation « militante » s'est avéré être un fiasco. On ne voulait pas seulement aider ces personnes, on voulait qu'ils s'impliquent dans cette installation. Mais la plupart venant de zones rurales ne savaient rien sur l'électricité, les fils + et les - : vous pouvez imaginer le résultat !

Et puis les gens ont commencé à acheter radiateurs, réchauds et ça disjonctait tout le temps. Et quand ils ont réalisé qu'on pouvait empêcher de disjoncter en mettant un trombone à la place des fusibles, EDF a supprimé le compteur. Bien qu'initiateurs du projet, on a été mal vu, ayant donné de faux espoirs au gens.

C'est la mairie qui est venue par la suite pour mettre en place une installation fiable¹.

Malgré ces conditions difficiles, des améliorations ont vu le jour au fil des années, avec, comme mentionné, l'arrivée de l'eau et de l'électricité, mais aussi de cours de français pour les habitants des bidonvilles et d'aides de plus en plus fréquentes de la part de la municipalité. Ce témoignage d'un ancien habitant semble particulièrement bien résumer la vie dans les bidonvilles massicois, qui ne sont pas coupés du reste de la ville.

Pour le logement, je me suis dépanné au bidonville des Goachères dans un camion : il était superbe, on le déplace comme on veut, il y avait le lit derrière, l'armoire, tout. Quand tu veux changer, tu peux, comme avec une caravane. Il y en avait des camions, des baraques, des caravanes. L'électricité et l'eau, c'est la mairie qui nous l'a donné. Propre ? Ça dépend de la personne à qui tu demandes.

Pour se laver, il y avait les douches municipales, même pas un franc, avec l'eau chaude, les femmes qui lavaient là-bas, c'était propre. Pour cuisiner, on avait des réchauds à gaz, à pétrole, tu pompes, tu fais la cuisine. Pour le chauffage, il y a des poêles, on achète du charbon, ça y allait, ça chauffe même trop. Le charbonnier habitait à l'ancien café de la mairie, derrière les frères Castillo. Il y avait Marinette au café. Le charbonnier, il vient et il livre jusqu'à la baraque. Le bidonville ça dépannait mais c'était difficile.

¹ Extrait d'entretien réalisé par Xavier Guyon entre 2014 et 2016 auprès d'un ancien habitant massicois ayant cherché à aider les habitants des bidonvilles.

A partir de 71, j'ai logé ici au foyer de la rue Victor Basch quand la tour a été terminée. J'y suis toujours².

La situation était quelque peu différente au bidonville des Portugais. L'organisation interne y était bien plus développée : en 1967, des voies ont été tracées au sein du bidonville, qui s'est par ailleurs doté d'un lavoir, d'un système d'écoulement de l'eau, d'une épicerie, et les ordures étaient ramassées régulièrement. En 1968, un service de défense contre l'incendie est installé et en 1969, un service de protection maternelle et infantile est mis en place par la ville dans une baraque en dur. Beaucoup des habitations du bidonville des Portugais étaient par ailleurs construites en dur, dans la mesure où un grand nombre des hommes travaillaient dans le secteur du bâtiment et pouvaient ainsi améliorer les premières baraques.

3. Résorption et disparition des bidonvilles dans les années 1970

Dès 1967, la mairie s'empare de la problématique et ordonne le premier recensement de la population des bidonvilles. Afin de limiter le nombre d'arrivées, les constructions vides sont systématiquement détruites. Le scénario est toujours le même : pour vider un bidonville, il faut d'abord construire des foyers SO.NA.CO.TRA pour reloger les habitants et pouvoir détruire leurs habitations. Certains acteurs se sont particulièrement investis dans ces problématiques et ont beaucoup œuvré pour le relogement des habitants, tels que l'association ASTI (Association de Solidarité avec les Travailleurs Immigrés), le pasteur René Cruse ou encore Laurette Da Fonseca (parfois orthographié Lorette).

Dans le cas du bidonville des Goachères, le relogement se fit en foyer SO.NA.CO.TRA en raison du statut des habitants, travailleurs algériens célibataires. Dès mars 1966, le maire de Massy demanda à la SO.NA.CO.TRA la construction d'un foyer pour loger les travailleurs célibataires des bidonvilles maghrébins. La décision de résorber ce bidonville fut prise par le sous-préfet de Palaiseau le 21 juin 1971 : il était prévu que les travailleurs immigrés soient logés à Massy même, ainsi qu'à Sainte-Geneviève-des-Bois, dès la construction desdits foyers achevée. Par ailleurs, le compte-rendu du Conseil municipal nous apprend que l'opération de relogement fut plus compliquée que prévue : la commune de Massy fut contrainte de payer une indemnité forfaitaire de 10 000 Francs à la SO.NA.CO.TRA. en raison du préjudice subi par cette dernière après que « la date initialement prévue pour le transfert des intéressés » a été reportée. Le relogement eut lieu progressivement jusqu'à 1971, année durant laquelle les derniers travailleurs furent relogés et les maisons de fortune détruites.

Le processus de résorption du bidonville portugais a, là encore, été quelque peu différent. Dès 1970, le gouvernement demande à la municipalité de Massy d'accélérer la destruction de ses bidonvilles.

² Extrait d'entretien réalisé par Xavier Guyon entre 2014 et 2016 auprès d'un ancien habitant du bidonville des Goachères.

Mais les foyers de relogement ne sont alors pas tous construits, les habitants des bidonvilles ne peuvent pas toujours se permettre de payer un loyer, même en foyer de relogement, et ne veulent pas être dispersés loin de Massy. Ils se rendent en délégation à la mairie pour refuser les procédures de relogement, aidés par Laurette Da Fonseca qui les accompagne dans leurs démarches judiciaires. Cette femme, venue en France après avoir fui la dictature de Salazar au Portugal, s'est installée dans une cité H.L.M. à Massy avec son mari Carlos et leurs enfants. A cause de l'aide qu'elle apporte aux habitants du bidonville portugais (pour les démarches administratives, pour apprendre à lire et écrire le français), elle est accusée de troubles à l'ordre public et est menacée par un arrêt d'expulsion en 1971. Dès lors, les habitants du bidonville, ainsi que de nombreux Massicois, se mobilisent pour qu'elle puisse rester en France : ils créent un comité de soutien, manifestent devant la préfecture d'Evry et font circuler une pétition :

Lorette FONSECA est notre amie. [...] Elle est l'amie de tous les Portugais du bidonville de la route de Chilly. [...] Parce qu'elle connaît mieux le français que presque toutes les femmes et que beaucoup d'hommes du bidonville, elle les aide à remplir les papiers de la Sécurité Sociale, à faire les démarches administratives au commissariat (pour obtenir les papiers : carte de séjour, carte de travail) à la mairie (inscription des enfants à l'école). [...] Le vendredi 3 septembre, elle a reçu un avis d'expulsion du territoire français. NOUS NE LAISSERONS PAS EXPULSER LORETTE FONSECA !

Laurette da Fonseca n'a finalement pas été expulsée mais est restée l'objet d'une surveillance particulière à Massy jusqu'à sa mort en 2001. Les démarches de Laurette ont pourtant porté leurs fruits puisqu'en 1971, le maire avait accepté les demandes des habitants et la destruction du bidonville avait été repoussée.

II. L'entretien de la mémoire des bidonvilles de Massy

Nous souhaitons à présent examiner les traces mémorielles que les bidonvilles ont laissé depuis leur destruction jusqu'à nos jours. La destruction des quatre bidonvilles lors de la décennie 1970 a complètement effacé les traces matérielles de leur passage. Le site du bidonville du chemin du trou de Toulon abrite aujourd'hui le Collège Diderot. L'espace des bidonvilles algériens des Goachères et de l'avenue Carnot a été rapidement investi par l'extension de la ville et la construction, dans les années 1980, de bâtiments qui abritent encore aujourd'hui la mairie. Quant au bidonville des Portugais, son emplacement est désormais occupé par l'extrémité Ouest du Parc Georges Brassens, près de la zone d'activité de la Bonde. Leur souvenir n'a pas disparu pour autant. Ce sont les modalités et étapes de cette construction mémorielle que nous allons ici mettre en avant, tout en présentant l'action de l'association Massy Storic, dont l'action marque une volonté de mémoire retrouvée de l'épisode des bidonvilles.

1. Années 1970 - 2014 : une certaine "nostalgie" des bidonvilles ?

Une mémoire toujours présente malgré l'absence de traces matérielles

L'effacement des traces matérielles dès la résorption n'a pas entraîné un oubli immédiat de la part des habitants. En effet, si les bidonvilles algériens tournaient le dos au centre-ville de Massy, ils en étaient tout de même proches, et n'étaient donc pas en rupture de contacts avec les Massicois. Certains des habitants de la commune se rendaient sur les lieux dès les années 1960, et tentaient d'aider les habitants des bidonvilles, notamment pour leurs installations électriques, avant que la municipalité ne s'occupe de ce problème³. Les habitants des bidonvilles algériens eux-mêmes participaient à cette permanence de la mémoire du temps des bidonvilles, puisque nombre d'entre eux furent relogés au foyer de la SO.NA.CO.TRA. rue Victor Basch, aujourd'hui détruit mais dont certains locataires ont été relogés dans le foyer Ampère. Le foyer rue Victor Basch fut d'ailleurs le théâtre d'une grève des loyers puis d'une grève de la faim de février à mai 1981 de la part de ses habitants, un souvenir toujours présent dans l'esprit de certains Massicois. De la même façon, si le bidonville des Portugais se trouvait en périphérie du centre-ville, il demeurait très proche du grand ensemble qui avait été construit à Massy, certains appartements donnant même directement sur le bidonville. Cette proximité a été un facteur de solidarité entre les habitants du grand ensemble et ceux du bidonville, sous l'impulsion notamment de militants du PSU, de syndicalistes de la CFDT, mais aussi des fidèles de l'Eglise Saint-Paul et du pasteur René Cruse. Pour ces habitants qui se sont mobilisés auprès des habitants des bidonvilles dans les années 1960-1970, la mémoire restait donc vive.

Pour d'autres habitants ayant vécu à Massy à cette époque, la mémoire des bidonvilles demeure, même si elle est aujourd'hui plus lointaine voire confuse. Lors de notre entretien avec Francine Noël, cette dernière nous a raconté que lorsqu'elle a évoqué les bidonvilles de Massy avec l'une de ses amies, celle-ci a immédiatement pensé aux bains-douches, associés dans son esprit aux habitants des bidonvilles qui en étaient les principaux utilisateurs, plus qu'aux sites des bidonvilles eux-mêmes. Une autre anecdote témoigne de la permanence de la mémoire des bidonvilles parmi les Massicois : lors d'une visite organisée par l'association Massy Storic et avant que mention soit faite des bidonvilles, Madame Noël fut interrogée par le président de l'association des entreprises de la ville, qui voulait obtenir des informations sur le bidonville situé près de la zone industrielle de la Bonde. Toutefois, cette mémoire du moment des bidonvilles peut parfois apparaître comme déformée : Francine Noël nous a également indiqué que si pour beaucoup, se rappeler l'époque des bidonvilles conduisait à se remémorer un passé fantasmé, il ne faudrait pas oublier qu'à l'époque, dans ces bidonvilles, des groupes d'extrême droite menaient des ratonnades, des incendies

³ Extrait d'un entretien réalisé par Xavier Guyon entre 2014 et 2016, disponible en ligne : <http://massystoric.fr/dossiers/1520187723.pdf>

volontaires de baraques, et que ce sont précisément ces événements qui avaient conduit beaucoup de jeunes gens à s'engager voire à militer en faveur des bidonvilles.

De premières initiatives pédagogiques dans les années 1990 et 2000

Par-delà ces différentes facettes de la mémoire des bidonvilles, il convient de s'arrêter sur des initiatives qui ont tenté, dès les années 1990 et 2000, de rechercher les traces des bidonvilles de Massy bien avant toute action municipale. Tout d'abord, nous avons retrouvé et consulté aux archives municipales, un mémoire de DEA, soutenu en 1996, prenant pour sujet le bidonville des Portugais de Massy⁴. L'auteure s'est attachée à étudier le bidonville depuis son établissement jusqu'à sa résorption, mobilisant les archives municipales et des entretiens avec d'anciens habitants. Si ce travail universitaire ne s'interroge pas en soi sur les enjeux mémoriels autour du bidonville, son existence témoigne d'un intérêt certain pour cette expérience. Il est toutefois à noter que, si les autres bidonvilles de Massy y sont mentionnés, le propos se concentre sur le bidonville des Portugais, preuve d'une mémoire particulièrement vivante du fait de la forte mobilisation des années 1970 autour de celui-ci par rapport aux bidonvilles algériens. Une autre initiative a retenu notre attention : une recherche en ligne nous avait menés à un document mis en ligne sur le site de l'association Massy Storic et qui s'appuie sur des documents disponibles aux archives municipales pour éclairer l'histoire des quatre bidonvilles⁵. Notre entretien avec Francine Noël a permis d'en retracer la genèse. C'est elle-même qui en fut à l'initiative, en 2003, lorsqu'elle était professeur d'histoire au lycée Fustel de Coulanges. Dans le cadre d'un projet pédagogique sur la recherche en histoire, elle avait pris contact avec l'archiviste municipal, lequel avait trouvé des cartons d'archives relatifs aux bidonvilles que les élèves pourraient étudier, afin de retracer une chronologie de l'histoire des différents bidonvilles. Enfin, un ancien habitant du bidonville des Portugais, José Vieira, qui y a grandi, utilise des documents d'archives, photos et vidéos, dans ses documentaires⁶.

2014, Massy commémore la révolution des Œillets : un regain d'intérêt pour l'histoire des bidonvilles

La date de 2014 apparaît comme un moment charnière dans la mémoire des bidonvilles de Massy : cette année marque le quarantième anniversaire de la Révolution des Œillets, et la municipalité de Massy est alors dans une phase de réflexion sur les célébrations de cet anniversaire. C'est alors que le bidonville des Portugais est mis sur le devant de la scène : comme nous l'a expliqué Mme Noël, par ailleurs ancienne conseillère municipale, des conseillers municipaux de

⁴ Brigitte Da Graça, *Le « bidonville des Portugais » à Massy, 1964-1977*, mémoire de DEA, sous la direction de Pierre Milza, Paris, Institut d'Etudes Politiques de Paris, 1996.

⁵ Document disponible en ligne, <<http://massystoric.fr/dossiers/1520187828.pdf>>

⁶ Notamment : *La photo déchirée. Chronique d'une émigration clandestine*, 2001 ; et *Souvenirs d'un futur radieux*, 2014, dont un extrait est disponible en ligne : <<https://www.facebook.com/watch/?v=962304970525402>>

gauche, alors force d'opposition, proposent de nommer une rue du nom de la figure de la mobilisation du bidonville des Portugais : Laurette Da Fonseca. Cette proposition est acceptée par le maire centre-droit de la ville. L'artère choisie est l'un des axes principaux du Parc Georges Brassens, site de l'ancien bidonville. Le choix de cette allée est fort : certes, elle n'est pas le lieu exact de l'ancien bidonville, mais elle un lieu de passage fréquenté, ce qui assure une certaine visibilité au nom de Laurette Da Fonseca. D'autres événements sont organisés entre avril et mai 2014 pour saluer la mémoire Laurette Da Fonseca, avec la projection du documentaire de 1971 réalisé par Dominique Dante sur son action pour le bidonville ou encore une exposition à la médiathèque Hélène Oudoux⁷. Si la mémoire se concentre autour de la figure de Laurette Da Fonseca, les bidonvilles bénéficient directement de ce regain d'intérêt, notamment grâce à l'installation de quatre panneaux commémoratifs le long de l'allée Laurette Da Fonseca dans le parc Georges Brassens. Ces panneaux, régulièrement entretenus par la municipalité, constituent les seules traces matérielles de la mémoire des bidonvilles dans l'espace massicois.

2. L'association Massy Storic et son action pour la mémoire des bidonvilles

Un contexte favorable

Les célébrations de 2014 ont non seulement permis d'offrir une visibilité aux bidonvilles dans l'espace de Massy, mais elles ont aussi permis de créer une émulation entre les différents acteurs de la mémoire des bidonvilles : Carlos Fonseca, le mari de Laurette ; José Vieira, réalisateur ayant grandi dans le bidonville des Portugais ; mais aussi des universitaires comme Marie-Christine Volovitch-Tavares, spécialiste de l'histoire du Portugal et du bidonville de Champigny, et des habitants de Massy désireux d'en savoir plus sur les bidonvilles, et non uniquement sur celui des Portugais. C'est dans ce contexte qu'est créée, en 2015, l'association Massy Storic, sous la présidence de Francine Noël. Selon ses statuts, l'association « a pour but de collecter tous témoignages, documents et objets relatifs à l'histoire de la Ville de Massy en vue de les sauvegarder et de restituer leur histoire aux Massicois sous forme de livres, conférences, documents audio-visuels, expositions temporaires ou permanentes, etc⁸. » Les bidonvilles sont l'un des sujets de recherche privilégiés par l'association.

La démarche de l'association, pour transmettre la mémoire des bidonvilles, est double. D'une part, il s'agit d'opérer un travail de recherche, de partir de documents d'archives, et d'effectuer des entretiens (réalisés par Xavier Guyon auprès d'anciens habitants des bidonvilles, et dont certains extraits sont disponibles sur le site de l'association) pour renseigner et documenter du mieux

⁷ Pour le programme complet des commémorations de 2014, voir en ligne : <<http://www.generiques.org/laurete-da-fonseca-honoree-a-massy/>>

⁸ Statuts disponibles en ligne, <<http://massystoric.fr/statuts.pdf>>

possible l'expérience des quatre bidonvilles de Massy. A côté de cette entreprise de connaissance, l'association adopte une démarche pédagogique, par la mise en ligne de dossiers, mais aussi par l'organisation de balades historiques guidées et de mini-expositions. La volonté affichée est de rendre disponible les fruits de leurs recherches aux Massicois voire à toute personne intéressée par cette question. En ce qui concerne les bidonvilles, une balade historique a réuni une vingtaine de participants, et une mini-exposition a été organisée à l'occasion de la semaine internationale de la solidarité le 19 novembre 2016.

Les limites à l'entretien de la mémoire : une entreprise relativement confidentielle

Toutefois, quelle est la réelle portée de ces actions ? Les participants à la balade historique étaient principalement des Massicois qui ont eux-mêmes connu le temps des bidonvilles. Certaines personnes manifestent ouvertement leur intérêt pour ce genre d'initiative. Mais une des principales difficultés semble être la possibilité de transmettre cette mémoire des bidonvilles aux jeunes générations, celles qui n'ont pas vécu du temps des baraques à Massy. De ce point de vue, la présidente de l'association Francine Noël déplore le manque de relations avec l'éducation nationale, qui empêche de toucher les plus jeunes. La coordination entre l'offre des diverses associations, et donc celle de Massy Storic, et les projets pédagogiques des enseignants de la ville n'est pas évidente, en particulier pour les collèges et les lycées qui ne dépendent pas de la commune. Par ailleurs, les professeurs eux-mêmes ne sont pas toujours assez ancrés dans la ville pour s'engager dans ce type d'opérations mémorielles à destination des anciens bidonvilles massicois, dont ils n'ont pas forcément connaissance. Les contacts ne sont toutefois pas rompus : Madame Noël est, il y a peu, intervenue dans l'école primaire Painlevé pour une visite du parc Georges Brassens, ce qui fut l'occasion d'aborder la question des bidonvilles. Suite à cela, l'institutrice, qui s'est montrée très intéressée, a repris contact, ce qui a permis l'organisation d'une seconde intervention, lors de laquelle fut projeté le film de Dominique Dante, et fut organisée une rencontre entre les écoliers et Carlos Da Fonseca, le veuf de Laurette, décédée en 2001. Ainsi, si le souvenir des bidonvilles n'est pas présent chez tous les Massicois, en particulier chez les jeunes générations, les initiatives de certains habitants et notamment celles de l'association Massy Storic ont le mérite d'entretenir cette mémoire et de ne pas la laisser tomber dans l'oubli.